

La Fontaine et les médecins

La querelle du quinquina. De Dieuxivoie à Blégny.

PAR

M. Paul Delaunay,
Interne des hôpitaux de Paris.

Dans l'« ample comédie à cent actes divers » dont La Fontaine a écrit les rôles, on voit assez rarement passer la robe noire du médecin ; on dirait presque que le fabuliste a laissé le soin de cette satire à son commensal du Cabaret de la Pomme-de-pin, à Molière. Un jour pourtant, délaissant les faits et gestes de Maître Renard et de Jean Lapin, il brossa une scène d'actualité médicale au sujet de la querelle, non moins fameuse que celle de l'Antimoine, qui partagea les médecins en adversaires farouches et en partisans convaincus du quinquina.

La découverte du quinquina était assez récente. La comtesse d'El Cinchon, femme du vice-roi du Pérou, étant tombée malade, fut guérie par l'écorce d'un arbre que l'on nomma *Cinchona* ; d'autres disent qu'un cacique enseigna ce précieux remède à un missionnaire de la Compagnie de Jésus miné par les fièvres. En tout cas, ce furent les jésuites qui importèrent en Italie et

en Espagne, vers 1649, la poudre d'écorce de quinquina, qu'on nomma poudre des jésuites ou poudre de la comtesse ; en 1650, le cardinal Lugo la fit connaître en France. Mais cette drogue coûtait fort cher : en 1653, nous apprend Guy Patin, une malade paya quarante francs une seule prise de quinquina. A ce prix-là, on lésinait sur la dose, et les falsificateurs avaient beau jeu ; aussi bon nombre de médecins, n'obtenant du nouveau produit aucun résultat thérapeutique, ne considérèrent les cures tant vantées par les novateurs que comme les amorces d'une spéculation fructueuse et charlatanesque : « Les fous y ont couru parce qu'on la vendait bien cher, écrit Patin à propos de la fameuse drogue, mais l'effet ayant manqué on s'en moque aujourd'hui (1). » Le médecin Chifflet écrivit contre le quinquina un livre in-4°, *Pulvis febrifugus orbis americani, Lovani*, 1653, qui mit en joie Guy Patin, l'ennemi acharné des nouveautés, des moines, de l'antimoine et du quinquina : « Le livre de Chifflet a été ici bien reçu, dit notre sceptique ; la drogue est éventée, elle ne fait plus de miracles, *pene solos habuit præcones loyolitas*. Guenant dit que puisque l'antimoine n'est plus bon et que la poudre des jésuites est déçue, il faut trouver quelque autre nouveauté pour embarasser le peuple qui veut être trompé. Un charlatan en dirait-il davantage (2)? »

Cependant le 31 janvier 1658, le quinquina trouva un apologiste aux Ecoles de médecine en la personne du docteur Bertin Dieuxivoye, qui fit soutenir ce jour-là par le bachelier Louis Gallais une thèse ainsi énoncée : *An febrî quartanæ peruvianus cortex ? Affirmative*. Cette théorie subversive ne trouva guère que des contradicteurs acharnés, à part quelques docteurs

(1) Lettre du 30 décembre, 1653.

(2) Lettre du 3 février 1654.

« de la nation antimoniale »; Dieuxivoie fut houspillé et les médecins gardèrent pour le quinquina le dédain dû à un obscur remède d'empiriques. « Les moines et les empiriques font trop valoir cette poudre, déclarait Patin à Falconet, mais le monde veut être trompé (1). »

En l'année 1678, on vit apparaître en France un Anglais se disant possesseur d'une drogue merveilleuse dont il gardait jalousement le secret: il l'administrait lui-même aux malades ou bien confiait cette mission à son acolyte André Fagon; encore demandait-il une consignation préalable de cinquante louis. Ce guérisseur, qui s'appelait le chevalier Talbor, Tabor, Tabord, ou Talbot, fut patronné par des gens de cour, prit même en 1679 le titre de premier médecin de la jeune reine d'Espagne, et bientôt le « remède anglais » fit fureur.

Le Dauphin étant tombé malade, et les Docteurs n'y pouvant rien, Louis XIV fit appel à la nouvelle panacée qui guérit l'héritier de la couronne. La Dauphine, Condé, Colbert, le maréchal de Bellefonds et l'abbé de Coulanges éprouvèrent à leur tour les vertus du mystérieux breuvage, et l'on suppliait Talbot, qui s'en défendait, de faire un miracle pour sauver le cardinal de Retz mourant. Dès le mois d'octobre 1679, le *Mercurie galant* publie que le « Roy, convaincu de la bonté de ce remède, l'a acheté, et c'est un secret dont M. Daquin, premier médecin de S. M., est présentement possesseur. » Talbor gagna à ce marché une gratification de deux mille pistoles, et deux mille francs de pension annuelle. Le secret avait pourtant transpiré, et déjà Fagon, premier médecin de la Reine, Le Bel, premier médecin de Madame, donnaient dans leur pratique diverses préparations de quinquina (2). Enfin le mystère

(1) Patin à Falconet, 11 octobre 1667.

(2) *Mercurie galant*, octobre 1680, pp. 264-279.

fut dévoilé, et l'on sut que le remède anglais était une infusion de poudre de quinquina dans du vin.

Voilà la Faculté surprise, furieuse, et Dieuxivoye tout joyeux d'avoir été bon prophète, et le public de chançonner les médecins récalcitrants. M^{me} de Sévigné, enchantée de la guérison du bon abbé de Coulanges, entonne les louanges de l'Anglais dans toutes ses lettres. Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, qui protégeait Talbor, probablement sur les recommandations de sa sœur Hortense Mancini, la belle réfugiée d'Angleterre, est la patronne enthousiaste du quinquina. Est-ce dans son salon, est-ce dans celui de l'ambassadeur d'Angleterre, Mylord Montaigu, que La Fontaine fit la connaissance de Talbor ? Je ne sais. Toujours est-il que notre poète composa à la louange de l'Anglais quelques chansons de circonstance où les suppôts de la Faculté n'étaient point épargnés, et l'on chantait sur l'air : *Alceste est vainqueur du trépas* les couplets que voici :

Médecins vous êtes perdus,
Talbor vous a tous confondus,
Que de mules vont être en vente !
Que chacun chante, etc.

Curés, crieurs et fossoyeurs
Allez chercher pratique ailleurs,
Aux médecins vous faisiez rente,
Que chacun chante...

Les Enfants Rouges et Bleus
N'ont plus qu'à demeurer chez eux
Car la mort n'est plus si fréquente.
Que chacun chante...

O vous, inspecteurs de bassins,
Ah ! que je vous plains, médecins !
En tous lieux Talbor vous supplante
Que chacun chante...

Médecins qui par vos poisons
Désolerez toutes les maisons
Vous irez à la Chambre ardente,
Que chacun chante... (1)

Ce sont justement les médecins qui parlaient d'envoyer à la Chambre ardente les donneurs de quinquina en les traitant tout simplement d'empoisonneurs. Dans la Faculté en rumeur on vit reparaitre les thèses pour et contre le quinquina.

Le 29 février 1680, à la vespérie de J. Desprez, on discute *An quartanæ peruvianus cortex? Venæ sectio?* En 1683, le bachelier Michel Pichonnet soutient encore à ce propos une thèse quodlibétaire présidée par Raphaël Maurin : *An cortex peruvianus febrium accessionem discutiat attenuando? Aff.* et tout en réclamant l'adjonction de la saignée et des purgatifs, il se déclare en faveur du quinquina. Par contre, le 9 décembre de la même année, on proclame à la thèse de Bailly, présidée par Denyau (*Utrum in acutis febribus necesse sit εὑραπειν?*) que le quinquina coagule la masse du sang et produit des squirrhés dans le foie, la rate, le pancréas, le mésentère, etc. : « O temps! O mœurs! gémit l'orateur, on n'a plus besoin de livres, ni de science, ni de pratique, ni de probité pour être médecin; on n'a besoin que d'effronterie, de caquet, de la faveur des femmes, de luxe et d'un patron éminent, ne fût-on qu'une machine! » Le 24 février 1684 la thèse du bachelier Daval, présidée par Perreau, désapprouve le quinquina comme coupable d'abrèger l'existence et de n'imposer au mal qu'une fausse trêve : « *An Anglicæ præscribendi corticis peruviani methodus explodenda? Affirmative!* Et je jure qu'à sa vespérie le 28 novembre (*An febrî quar-*

(1) Cette chanson de La Fontaine et les suivantes ont été publiées par Paul Lacroix, in *Œuvres inédites de J. de La Fontaine*, Paris, 1863.

tanæ : venæ sectio ? cortex peruvianus ?) J. Daval fut aussi énergique dans son réquisitoire et qu'il opta pour la saignée dans la fièvre quarte. Le 9 mars 1684, le bachelier Cl. Quinquebœuf soutint sous Mauvillain que *Febris quartana cortice peruviano intempestive sedata lethalis* ; l'humeur mélancolique étant troublée mal à propos par le quinquina engendre la fièvre continue, l'asthme, les convulsions, l'hydropisie, et la fièvre quarte guérie à contre-temps devient mortelle ! Au contraire le 3 août 1684, à la soirée de Bertin Simon Dieuxivoye le fils, on proposa : *An febribus quarum statæ sunt reversiones, dumtaxat contumacioribus, corticis peruviani usus ?* et il est probable que le candidat prôna, à l'exemple de son père, l'écorce péruvienne. *Vox clamans in deserto !*

Par bonheur le quinquina trouva en dehors de la Faculté rétive des apologistes influents ; il fut défendu par un médecin de valeur, un charlatan et deux poètes : le médecin s'appelait Monginot, le charlatan Blégnay, les rimeurs La Fontaine et Boileau.

François de la Salle dit Monginot était fils de feu M. de la Salle, médecin de Henri IV. Aussitôt le secret de Talbor dévoilé, il publia à Lyon un opuscule anonyme intitulé : *Traité de la guérison des fièvres par le quinquina*, à Lyon, chez Guillaume Barbier, Rue Mercière, MDCLXXIX, avec permission, 74 pp. in-12. Cette brochure fut rééditée à Paris en 1680, 1681, 1683, 1686, 1688, et traduite en latin par Th. Bonnet dans le *Zodiacus medico gallicus* à Genève (1682). Monginot était un ami de La Fontaine ; c'est un peu grâce à lui que le poète entra dans la querelle : c'est le livre de Monginot qui servit de guide au fabuliste dans une question fort nouvelle pour lui, lorsque M^{me} de Bouillon lui commanda de chanter dans la langue des dieux le remède de son protégé Talbor. La Fontaine, au début, s'en défend :

Je ne voulais chanter que les héros d'Ésope,
Pour eux seuls en mes vers j'invoquois Calliope.

Mais la duchesse a parlé, et La Fontaine obéit sans plus murmurer. Ce poème est intitulé : *Poème du quinquina et autres ouvrages en vers de M. de La Fontaine*. Paris, 1682. Ce n'est guère qu'une paraphrase de l'ouvrage de Monginot et, comme la langue de La Fontaine est infiniment plus agréable que la prose du médecin, dans cette question rébarbative de la nature des fièvres, nous y recourrons de préférence dans notre exposé.

Galien attribuait les fièvres à l'altération des esprits et des humeurs : la fièvre éphémère était due à l'embrasement des esprits ; la fièvre intermittente (quotidienne, tierce ou quarte) était due dans le premier cas à la putridité de la pituite, dans le deuxième à celle de la bile, dans le troisième à celle de la mélancolie ou atrabile. Aussi s'efforçait-on de calmer à force de diète l'agitation des esprits, et d'évacuer les humeurs peccantes par la saignée et les purgatifs :

Ainsi parle l'École et tous ses sectateurs.
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnaient cours à cette doctrine..
On n'exterminait pas la fièvre, on la lassoit.
Le bon tempérament, le séné, la saignée :
Celle-ci, disoient-ils, ôtant le sang impur.
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée,
Celui-là purgatif innocent et très sûr,
(Ils l'ont toujours cru tel) et le plus nécessaire...
On se rétablissoit mais toujours lentement...
S'il restoit des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille
Et surtout la diète achevoient le surplus,
Chassoient ces restes superflus
Relâchoient, resserroient, faisoient un nouvel homme,

Un nouvel homme ! Un homme usé.

J'ai fait voir ce que croit l'Ecole et ses suppôts.
On a laissé longtemps leur erreur en repos.
Le quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs, qu'elles pèchent ou non
La fièvre est un levain qui subsiste sans elle :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate et bout dans sa prison.

Mais le vrai promoteur de cette nouvelle doctrine, ce n'est pas, comme le dit La Fontaine, M. de Monginot ; en fait, il faut rapporter ces dogmes à Sylvius de la Boë et à Willis qui fut le chef de la réaction iatrochimiste contre le galénisme, et le maître de toute la secte médicale de la fin du xvii^e siècle ; c'est Willis qui a proclamé que la fièvre est une fermentation du sang, et Monginot d'après lui. Il faut dire d'ailleurs que la mode était d'expliquer une foule de phénomènes par les fermentations, et La Fontaine nous rappelle en passant que le médecin Cureau de la Chambre avait trouvé l'explication des débordements du Nil en accusant la fermentation du nitre contenu dans ses eaux (1).

Quant à la cause de la fermentation fébrile c'est « un mauvais levain qui tient de l'aigre ou de l'âcre et qui infecte et agite les humeurs de différente manière ». Ce levain acide et pernicieux provient d'un mauvais chyle qui se lie mal avec le sang ; ce sang mal lié se dissocie en parties subtiles ou esprits, qui s'agitent fort, et en humeurs fluxionnaires qui forment ici des dépôts figés, là des magmas bouillonnants. Monginot, on le voit, n'invoque plus ni la bile, ni la pituite.

Dès qu'un certain acide en notre corps domine
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs,

(1) Cureau de la Chambre. *Discours sur les causes du débordement du Nil...etc.*, Paris, 1665, in-4^e.

Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs...

.....
Des portions d'humeur grossière
Quelquefois compagnes du sang.
Le suivent dans le cœur sans pouvoir en passant
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé...
Le bois vert, plein d'humeurs est long à s'allumer,
Quand il brûle l'ardeur en est plus véhémence.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrace d'autant plus que c'est avec lenteur
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.
Ce degré, c'est la fièvre...
Que faisoient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant ? Ils saignoient, mais en vain.
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein...
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours :
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours...

Et voilà Monginot brouillé avec la thérapeutique officielle. Cependant il n'abjurera pas tout à fait la saignée, mais ne la pratiquera que dans les cas indispensables ; il purgera, mais judicieusement, avant de prescrire le quinquina, s'il y a obstruction des voies digestives, et plus tard, après l'effet du remède, pour éliminer le levain acide, cause de tant de maux. Mais le séné et la lancette ne sont pour lui que des moyens accessoires : le vrai, le seul, c'est le quinquina dont « l'amertume combat et mortifie le levain des fièvres... et empêche ou détruit la coagulation des humeurs. L'âpreté et la légère astringence, calme et dompte leur bouillonnement et leur agitation en fortifiant en même temps les parties où le levain des fièvres avoit fait quelque impression. »

Le pauvre La Fontaine peina tant qu'il put pour

donner un tour poétique à toute cette pathologie ; il fit de la thérapeutique mythologique, mais ce n'est plus là l'Olympe familier des « Fables », le Jupin bon enfant qui règne sur le peuple des colombes et des lapins, et qui dépose son tonnerre entre l'aigle et l'escarbot. La Fontaine se sent gêné, on le voit, comme Boileau faisant de la stratégie mythologique à propos du passage du Rhin. Il a beau recourir aux légendes, nous montrer Prométhée dérobant le feu du ciel, Jupiter irrité envoyant toutes les maladies sur la terre dans la boîte de Pandore, Apollon pitoyable donnant aux hommes le quinquina, et le Centaure Chiron enseignant aux nymphes les vertus curatives de la petite centaurée que M. de Monginot associe au quinquina, on sent que le poète écrit sur commande et qu'il préférerait le monde des bêtes à celui des apothicaires et des médecins.

Un homme se trouva qui adopta pleinement les théories de Monginot, si bien qu'il finit par croire qu'elles étaient de lui, qu'il les avait prévues, et qu'il allait les écrire quand Monginot l'avait devancé ; c'était Blégnny, auteur de « *La découverte de l'admirable remède anglois pour la guérison des fièvres au moyen de laquelle chacun pourra se procurer la facilité de guérir à très peu de frais* », Paris, 1680 (1). Un homme singulier que ce Nicolas de Blégnny : un charlatan, mais ayant de l'audace, le génie de la réclame et l'art de se pousser dans le monde. Il faut l'entendre parler dans son livre et de sa personne et des tribulations qu'il endura pour l'amour de la Science : d'abord apprenti chez un chirurgien de Monsieur, il

(1) Réédité à Paris, in-12, en 1681, 1682, 1683, sous ce titre : *La connoissance certaine et la prompte et facile guérison des fièvres avec des particularités curieuses et utiles sur le Remède anglois qui a été publié par ordre du Roy dans le deuxième extraordinaire*, — et à Bruxelles, en 1682, in-12.

va ensuite exercer pendant quatorze ans dans les armées du Roi, à l'Hôpital-Général et dans les boutiques de Paris comme garçon chirurgien ou bandagiste herniaire ; pendant deux ans, il fait les fonctions de chirurgien ordinaire de la Charité de Saint-Côme, puis devient « l'un des quatre chirurgiens de Nous et de nostre Cour et suite qui sont à la nomination du sieur grand prévost de notre hostel », dit le Privilège du Roi conféré à Blégnny en 1679. Le voilà aujourd'hui, depuis mars 1780, chirurgien ordinaire du corps de Monsieur, membre par conséquent de la Maison du Roi, ce qui lui donne — enfin ! — le droit d'être chirurgien juré à Paris, au grand dépit des autres chirurgiens, jaloux, dit-il, de son mérite.

Ce n'est pas tout : le chirurgien Blégnny s'est entiché de médecine et il est parvenu à obtenir un privilège en date du 2 février 1679, l'autorisant à publier les nouvelles découvertes en médecine, et particulièrement les siennes passées, présentes et futures (1).

Dans ce but, Blégnny avait installé en son logis de la rue Guénégaud un amphithéâtre anatomique, un laboratoire de chimie et un hôpital de deux lits pour des malades en expérience. Il s'était associé quelques médecins, chirurgiens, apothicaires et chimistes, qui s'assemblaient chaque jour chez lui pour méditer sur les moyens de soulager l'humanité souffrante ; bientôt il s'intitula Directeur de l'Académie pour les nouvelles découvertes de médecine, — une Académie véritable, où l'on faisait même des discours de réception, et dont

(1) *Les nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine recueillies en l'année 1679, par N. D. B., chirurgien du Roy.* Paris, 1679. — *Le Temple d'Esculape ou le Dépositaire des nouvelles découvertes qui se font journellement dans toutes les parties de la médecine.* Paris, 1680. — *Journal des nouvelles découvertes concernant les sciences et les arts qui font partie de la médecine.* Paris, 1681.

Daquin était le protecteur. Tous les vendredis, cette Académie ouvrait ses portes aux pauvres honteux pour leur donner, entre deux doctes dissertations, des consultations gratuites et au besoin des aumônes. Rien ne manquait aux charités de M. de Blégny, pas même la publicité. Il avait ainsi fondé une petite Faculté en face de la grande, qui fulminait contre lui tant qu'elle pouvait. Blégny le lui rendait bien : il faut voir son mépris pour les Docteurs de l'Ecole : « Il faudroit prouver, écrit-il, qu'entre ceux qui pratiquent la médecine, le nombre de ceux qui manque de bon sens est aussi grand que la nécessité d'en avoir est absolue pour la bien faire ; il faudroit publier toutes les faussetez et toutes les vilénies que la plupart inventent pour déchirer la réputation de ceux qui pour s'acquitter dignement de leur devoir travaillent sans cesse à se perfectionner ; il faudroit estaller aux yeux de tout le monde les bassesses, les flatteries, les complaisances, et les indignes soumissions que plusieurs font à des personnes d'intrigues, à des valets, à des gardes, à des vendeuses de fard et d'autres gens de mesme espèce pour s'attirer une réputation qu'ils ne pourroient jamais mériter (1) ! »

M. de Blégny, qui devait faire, quelque douze ans après, huit années de prison au château d'Angers pour escroquerie, se montrait alors un austère parangon de vertu et l'ennemi des malpropres compromissions.

Bien entendu, en homme avisé, il protestait que ses diatribes ne visaient que des cas particuliers, et qu'il était plein d'admiration pour la science, le mérite et l'honnêteté de ses confrères de la Maison du Roi, Daquin, premier médecin, Lisot, médecin ordinaire de S. M., auxquels il dédie ses « *Nouvelles découvertes* », M. Fagon, M. Dodart, M. Dionis, chirurgien, et le sa-

(1) Blégny, *loc. cit.*, pp. 28-29.

vant abbé Bourdelot qui le recommandait si chaudement à Daquin.

Blégnny, qui avait failli écrire l'ouvrage de Monginot, faillit également, à l'en croire, deviner le secret de Talbor, quand, par malheur, il fut publié. Il s'était procuré, par l'intermédiaire d'un malade soudoyé, les prises de quinquina apportées par Fagan, l'aide de l'Anglais, et les avait déterminées par l'analyse. Son opuscule, évidemment inspiré de celui de Monginot, fait l'apologie de l'écorce péruvienne, et de Blégnny, et de ses cures, et du zèle qu'il a mis à vulgariser un remède si précieux, et de la philanthropie dont il fait preuve en le donnant aux pauvres gratis, aux bourgeois à des prix modérés, aux grands selon leur fortune. « Jamais ouvrage de cette nature n'a fait tant de bruit, » écrit modestement l'auteur. Il varie le ton de chapitre en chapitre et c'est, en fait de réclame, un modèle très amusant ; il passe du sévère au plaisant, du pathétique au scientifique, il intercale des dialogues satiriques entre le spirituel Crisante, le malicieux Lucidas et le médecin « facultatif » Niciphore, et la Faculté n'y est pas ménagée ; elle y est même chansonnée :

Quittez le séné et la casse
Malades qui voulez guérir.
Saignées, émulsions, lavement à la glace
Tout cela vous feroit mourir.
L'Anglois sçaura vous garantir,
Si vous buvez à pleine tasse.
Pour allonger votre vie
Mortels, courez au médecin
Qui pour chasser la maladie
N'ordonne jamais que du vin ;
C'est un contre poison divin
Contre la mélancholie.

N'est-ce point un écho des couplets que La Fontaine

chantait sur l'air d'Amisodar dans le salon de Milord Montaignu :

Quel spectacle charmant pour un pauvre fiévreux !

Alors qu'il voit Talbor accourir à son aide,

Qui dit, lui présentant de son divin remède :

Ce n'est rien, tenez-vous joyeux.

Laissez là le séné, la rhubarbe et la casse,

Buvez du vin à pleine tasse,

Nourrissez-vous de bons morceaux.

Chassez les médecins, ce sont tous des bourreaux (1).

Comme La Fontaine, élève de Monginot, M. de Blégnny, élève de Talbor, est plein de dédain pour les errements de la vieille thérapeutique, celle d'avant le quinquina, celle des médecins à trois S, comme on disait alors (son, séné, saignée) (2).

Ah ! combien plus séduisante est la théorie de M. de Blégnny, j'allais dire de M. Monginot, en invoquant la présence des « corpuscules acides » qui font fermenter le sang ; et combien plus rassurante sa thérapeutique, qui ne recourt qu'au quinquina ! Et notre auteur de s'extasier sur sa doctrine et sur son remède (3) !

(1) La Fontaine, *loc. cit.*

(2) « Il faudroit montrer que certains médecins ne savent pas plus de médecine que les gardes qui savent si bien leurs routines, qu'elles disent toujours qu'il faut saigner et donner des lavemens dans les paroxismes des maladies intérieures, qu'il faut donner la casse et le séné quand elles sont cessées ou fort diminuées, qu'il faut ensuite mettre les malades au lait pour les relever de leur accablement, et que quand ces choses ont été faites sans fruit on s'en doit débarrasser en les envoyant aux eaux ; en un mot qu'il faut réduire toutes ces maladies sous le genre d'inflammation et à cause de cela les nommer entrailles fumantes, incendie allumé dans la masse du sang, poitrine enflammée, mélancolie brûlée et torréfiée, chaleur concentrée, foyer de pourriture, foye eschauffé, brûlé et desséché, feu interne et caché, chaleur estrangère et atrabile. » (BLÉGNY, pp. 25-26.)

(3) La fièvre, déclare notre homme, après Monginot, « ne consiste essentiellement que dans l'agitation extraordinaire et dans la dissipation continuelle des corpuscules ignés qui font partie du

Au fait, on n'avait guère, comme médicaments un peu actifs, que l'opium et l'émétique; le quinquina venait à propos enrichir la thérapeutique. Auparavant, les médecins tâchaient de calmer l'ardeur des esprits et de « raffraichir le tempérament » en supprimant le vin, en imposant la diète, en ne tolérant que les boissons émoullientes, émulsions, eau d'orge, de poulet, de chicorée; ils cherchaient à évacuer les humeurs peccantes par la saignée, les lavements, les purgatifs, que l'on répétait jusqu'à ce que le sang et les excreta fussent « louables ». Faute de mieux, cette thérapeutique était en somme rationnelle, et Blégnny, avant le quinquina, eût été bien incapable de trouver autre chose à faire. Par malheur, l'abus des purgatifs et des saignées était devenu extrême et meurtrier, et sur ce point les anathèmes de Blégnny et La Fontaine n'étaient que trop justifiés :

Ça qu'on dresse une potence
Pour pendre tous les médecins :
Ce sont de vrais assassins

sang, que leur agitation fait l'élévation du poux et l'irrégularité qui se remarque dans ses mouvemens, et que leur dissipation aigrit et pervertit la masse sanguine au point que la nature est contrainte de faire de temps en temps de nouveaux efforts pour la réduire dans sa consistance naturelle par l'expulsion des corpuscules acides qui prédominent alors; que la sérosité qu'elle pousse hors des vaisseaux au moment de cette purification est assez piquante et acide pour causer des horreurs et des frissonnemens dans toutes les parties du corps, qu'ensuite les esprits animaux et les corpuscules ignés plus violemment agitez par l'effort précédent font ressentir en tous lieux une chaleur inaccoutumée. » (BLÉGNNY, *loc. cit.*, éd. de 1682, p. 185.) Et notre auteur d'admirer la merveilleuse vertu que possède l'écorce péruvienne, « d'arrêter le mouvement extraordinaire des corps ignés » de la masse du sang, et d'être encore « un peu sudorifique et diurétique pour pousser hors des vaisseaux la portion séreuse, acide et surabondante de la masse du sang, et c'est non seulement en cela que consiste l'excellence du remède anglois, mais encore dans la propriété qu'il a de réparer comme les alimens la quantité dissipée des corpuscules ignés ». (BLÉGNNY, p. 191.)

Et qui n'ont d'autre science
Que de faire des veuves et des orphelins.

.
Purger, lavement, saigner
Et prêcher l'abstinence
C'est ce que savent ordonner
Les médecins de France (1).

Il fallait profiter de la découverte d'un remède vraiment fébrifuge pour restreindre aux limites raisonnables l'emploi du clystère, du séné et de la lancette. D'ailleurs la Faculté lutta bien quelque temps, les vieux docteurs par routine, les jeunes pour ne pas s'aliéner les vieux ; mais tout a une fin, même les traditions :

Le quin règne aujourd'hui, nos habiles s'en servent.
Quelques-uns encore conservent
Comme un point de religion
L'intérêt de l'Ecole et leur opinion.
Ceux-là même y viendront. . . . (2)

Ces retardataires finirent par n'avoir plus pour leur défense qu'un certain arrêt du Parlement, rendu sur requête du sieur Aristote, demandeur, et défendant « à la Raison et à ses adhérens de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, doubles tierces, quartes, triples quartes ni continues par mauvais moyens et voies de sortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues non approuvées ni connues des Anciens. Et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues permet aux médecins de ladite Faculté de rendre suivant leur méthode ordinaire la fièvre aux malades avec casse, séné, sirops, juleps et autres remèdes propres à ce, et de remettre lesdits malades en tel et semblable état qu'ils étoient

(1) La Fontaine, *loc. cit.*

(2) La Fontaine, Poème du quinquina.

auparavan' pour être ensuite traités selon les règles ; et s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés et évacués. » Par malheur, on découvrit que cet arrêt, que Lamoignon fallit signer par mégarde, s'appelait l' « *Arrêt burlesque* » et qu'il était rédigé par Nicolas Boileau.

C'est avec un soupir de soulagement que la Fontaine, son poème terminé, enfouit au plus profond de sa bibliothèque les livres de Monginot et de Blégnny qui lui avaient servi de guide-âne : jamais il n'avait tant parlé médecine de sa vie. Mais il avait déjà parlé, et il parla encore des médecins, et ce ne fut pas pour en dire beaucoup plus de bien.

Il en voulait surtout à leur thérapeutique, aussi rebutante que peu variée ; il est vrai qu'il avait sur ce chapitre des idées spéciales et qui valaient bien celles de M. Purgon. Le guérisseur qu'il invoquait s'appelait Bacchus : c'était là son médecin.

Puisqu'il veut qu'on boive du vin,
Peste soit de ces ânes
Qui vous font crever à la fin
Boursoufflés de tisanes !

Oh ! non, ce n'est pas Purgon l'oracle de La Fontaine, mais c'est parfois encore Lisette ou Toinette : « C'est un mari qu'il faut à votre fille », disait la soubrette à Sganarelle (1). Or, La Fontaine goûte assez ce genre d'ordonnances, d'autant qu'Hippocrate est de l'avis de Lisette : Vous savez bien ce que l'Homme de Cos conseille pour guérir la chlorose :

Certaine abbesse un certain mal avoit
Pâles couleurs nommé parmi les filles,
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits...

(1) Molière. *L'Amour médecin*, I, 3.

La Faculté sur ce point consultée
Après avoir la chose examinée
Dit que bientôt Madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit :
Force sera que cette humeur la mange,
A moins que... (1).

Mais passons. Il y a d'autres remèdes encore dans l'arsenal thérapeutique, ceux qui font gagner les apothicaires et non les soubrettes, et le médecin n'est pas toujours l'Amour médecin. De celui-là que pense M. de La Fontaine ?

Ce qu'il pense, je ne sais, mais ce qu'il dit c'est que la médecine est l'art de traire les hommes et de bien « happer son malade ». C'est une école de diplomatie fructueuse. Seulement il y a malade et malade, et il faut savoir varier le ton (2).

Voici d'abord le guérisseur d'occasion, l'empirique qui soigne sa réclame et sait prononcer à l'appui de son mérite quelques phrases pompeuses et pédantes-ques qui lui tiennent lieu de science :

Il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate,
Qu'il connoit les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés.
Qu'il soit guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom coursier vouloit
Ne point celer sa maladie
Lui, loup, gratis le guériroit...
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux
Et fais aussi la chirurgie...

(Fables, V, 8.)

(1) La Fontaine. Contes. *L'Abbesse*.

(2) Voy. H. Taine. *La Fontaine et ses fables*. Paris, 1901, pp. 141-142.

Voilà un curieux mélange d'obséquiosité basse et de ton magistral qui aurait réussi neuf fois sur dix, et c'est malchance que ce pauvre loup ait dépensé son éloquence en pure perte : nous l'enverrons pourtant parfaire son éducation chez de Blégny.

Ce ne sont là d'ailleurs qu'exploiteurs de bas étage : adressons-nous au médecin, au vrai médecin, docteur régent de la très salubre Faculté de Paris ; le voilà qui arrive à pas comptés, et gravement tâte le pouls :

Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant
Toujours le médecin s'attache au battement
C'est sa guide ; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.

Ah ! le cas est grave, et l'homme de l'art prescrit tous les remèdes des auteurs qu'on révère à l'École. Soins superflus !

Le médecin confus redouble ses alarmes.
Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage ;
Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée
Alors, alors il faut oublier ces plaisirs.
On tente l'émétique alors infructueux
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux (2).

Ce médecin-là est un jeune, cela se voit au trouble qu'il ne sait pas encore déguiser : il croyait à la vertu des drogues, même jusqu'à tenter en désespoir de cause

(1) La Fontaine. *Poème du quinquino.*

celle qu'a proscrites la Faculté, comme l'antimoine. Soyez sûrs que la famille l'accusera d'avoir tué le malade. Mais encore quelques leçons comme celle-là, et il acquerra la tranquille assurance de vieux praticiens blanchis sous le harnois. Ceux-là n'ont plus d'effarements de débutants, ils s'enferment dans le code des règles établies, en sorte que le coupable, en cas d'alerte, c'est le malade... ou Galien, mais le médecin jamais.

Il est mort, disait l'un, je l'avais bien prévu.

S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie. (V, 12.)

La Fontaine a croqué là, en deux mots brefs, la scène tristement risible que se répète chaque jour : la famille éplorée attendant de la science un miracle, les hommes de l'art ergotant avec suffisance devant l'irréremédiable, et s'en tirant avec une pirouette dogmatique. Les deux robes noires se sauvent au trot de leur mule, sachant qu'il ne faut point insister devant un insuccès : on a sauvé les apparences, et cela suffit ; on sera payé tout de même.

Il en coûte à qui vous réclame,

Médecins du corps et de l'âme ! (XII, 6).

Mais les héritiers ne lésinent guère devant un cercueil.

Cependant il est un autre pays, où il faut rester tout endurer : la cour.

On voit

les palais pleins

De ces gens nommés médecins (III, 8).

prisonniers d'un royal malade, attachés par une chaîne dorée et pesante ; ils font trembler, et ils tremblent et c'est terrible de soigner un despote incurable qui prétend guérir :

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus. (VIII, 3.)

C'est un abus à éviter : fortune, faveurs, réputation, tout cela est à la merci d'une imprudence, d'une absence : et le concurrent ambitieux est là dans l'ombre qui guigne la place et guette l'occasion. Entendez-vous Daquin ? Non, vous ne retiendrez pas la leçon, vous dormirez en cette nuit où le grand Roi, se sentant malade, ne trouvera auprès de lui que Fagon que l'asthme cloue chaque soir dans un fauteuil, asile des longues heures d'insomnie. — Il est vrai que l'intrigue demande un esprit avisé, qu'une fausse manœuvre peut perdre l'imprudent agresseur, et l'attaqué prendre sa revanche :

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante.

.

Messire Loup vous servira,
S'il vous plait, de robe de chambre (VIII, 3.)

De toutes ces satires les médecins furent bien vengés : le bonhomme, après avoir rimé pas mal de bouquets à Chloris, à Lisette — il y avait eu trop de Lisettes dans sa vie — le bonhomme se faisait vieux. Il ne chantait plus.

A guérir un atrabilaire
Oui, Champmeslé saura mieux faire
Que de Fagon tout le talent.
Pour moi, j'ose affirmer d'avance
Qu'un seul instant de sa présence
Peut me guérir incontinent (1).

Maintenant il traduisait les psaumes de David entre

(1) La Fontaine, Lettre à M^{lle} de Champmeslé, du 12 décembre 1675.

deux attaques de goutte. La goutte est une grande convertisseuse, et cette hôtesse désagréable — oh ! combien plus que Lisette — et qu'il renvoyait jadis aux prélats ne quittait plus guère son chevet :

Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t-en. Suis-je ton héritage ?
Suis-je un prélat ? crois-moi, consens à notre adieu (1).

Le pis est que La Fontaine avait fini par croire en la médecine et se droguait tant qu'il pouvait.

Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis. (III, 8.)

« La Fontaine, dit Walckenaër, n'avait pas en vain pressenti sa fin prochaine. On prétend qu'elle fut avancée par l'usage indiscret d'une tisane rafraîchissante qu'il prit pour se guérir d'un grand échauffement causé par les remèdes qu'on lui avait administrés pendant sa maladie (2). » Quand le poète s'éteignit le 13 avril 1696 il avait fait amende honorable à Dieu par ses discours, et à la Faculté par sa soumission aux ordonnances.

Au fait, avait-il tant crié contre la médecine que contre *certaine* médecine ? Je ne le crois pas. Il avait rimé des chansons un peu vives contre ces « assassins » de médecins, mais ce ne sont là que des chansons ; le fanfaron raille le docteur après boire, et le lendemain court chez l'Esculape, en proie au malaise qui suit la chaleur communicative des banquets. La Fontaine a satirisé l'envers de la Faculté, le côté pédant, risible, réactionnaire, ennemi du nouveau, ceux qui croient en Hippocrate et point en Harvey, mais il a loué (3) les

(1) La Fontaine. Lettre à Saint-Evremond du 18 décembre 1687.

(2) Walckenaër. *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, Paris, 1858.

(3) Je louerois l'auteur et l'ouvrage (Monginot).

hommes de progrès comme Monginot. J'aurais voulu qu'il fit plus, et qu'il nous montrât, à côté de Tant-pis et de Tant-mieux, le médecin qui brave obscurément les dangers des contagions, et essuie sans se plaindre les tracassés dont pâtit l'hospitalier d'une des fables. Car vous aviez aussi connu, bonhomme, des médecins qui étaient de remarquables érudits, comme votre ami Guy Patin (1), Belin de Troyes et Spon; comme ce bon M. Morin, le médecin de Racine et de Boileau, qui mena une vie ascétique de savant, d'apôtre et d'homme de bien; et cet admirable Jean Hamon, le médecin de MM. de Port-Royal, et son successeur auprès des solitaires, le digne M. Hecquet.

Il y a en somme une différence entre la satire de La Fontaine et celle de Molière: le comédien, dont le rire cache une noire tristesse, a pour les médecins toute la rancune d'un malade incurable et désabusé; à leur égard sa plaisanterie devient insultante, sa caricature haineuse. « Partout ailleurs, dit M. René Follet, il a précisé, limité la critique au ridicule; ici il généralise, frappe l'homme, la corporation, la science (2). » Dans son théâtre, point de Monginot à côté des Diafoirus, il fait le procès de la médecine autant que celui des médecins, et proclame par la bouche de Don Juan que « c'est une des plus grandes erreurs qui soient parmi les hommes ». La Fontaine, lui, n'a point tant de fiel, ne fût-ce que par tempérament: il vit heureux et

L'amitié le défend et retient mon suffrage.

C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.

(La Fontaine, *Poème du quinquina.*)

(1) Guy Patin à Spon le 13 août 1658; « M. de La Fontaine, se recommande à vos bonnes grâces. Je lui ai fait voir votre dernière lettre. »

(2) *Les médecins et la médecine selon Molière*, par R. Follet, interne des hôpitaux, Paris, 1899. Rarissime et charmant opuscule d'un disparu, et qui égale les meilleures pages de Maurice Raynaud sur le même sujet.

distrain dans son rêve, dormant bien, flânant, lisant à sa guise, sans soucis d'existence, aimant les galanteries et les soupers fins ; ses satires médicales sont les couplets d'une chanson plaisante entonnés au dessert par un convive bien portant, ou bien les critiques des travers courants formulés par un fabuliste qui raille ou constate plus qu'il ne s'indigne. Il n'a point le dogmatisme intransigeant de la haine. Molière eût donné sans vergogne aux médecins pour patron, Mercure, le dieu des voleurs, La Fontaine, plus aimable, leur donne pour seigneur, Apollon,

Vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte et chanteur
Et Docteur
En médecine (1).

(1) La Fontaine, *Le songe de Vaux*, IV^e fragment.